



JEAN LORRAIN



J'ENTRAI dans le cabinet de travail de Jean Lorrain, cette après-midi-là, quand une estampe se décrocha du mur et tomba avec un petit bruit sec sur le plancher. « Vous avez entendu? me dit le maître du logis; eh bien, mon ami, cela fait trois fois que cette estampe quitte la place où, depuis deux ans, elle est attachée. Je sais que c'est par jalousie, car la première fois qu'elle est tombée, je venais de poser sur ce meuble cet Hokousai si curieux... Les objets ont leurs petites manies, comme nous autres. » Et Jean Lorrain me tendit ce dessin, qui jetait le trouble dans son appartement.

Je ne veux point décrire ce dessin, pour cette raison qu'un de Goncourt, ou mieux, Lorrain lui-même, saurait seul le faire parfaitement. Je dis : ou mieux Lorrain, car Edmond de Goncourt, l'auteur de tant de beaux livres sur l'art, était un romancier qui voyait et sentait, tandis que Jean Lorrain est un poète qui *imagine en tout*. Lorsqu'une sensation l'atteint, il naît d'elle, en lui, toute une horde de pensées aux accoutrements les plus bizarres.

Il a dit quelque part : « J'ai l'horreur et l'adoration des foules. » Tout Lorrain est dans cette perpétuelle antithèse.

L'effroi

fleurs coupées, les fleurs de cimetière et de cauchemar, les anémones trop ouvertes, les iris noirs, les chrysanthèmes déchiquetés, les souffreteuses méchantes, les fleurs empoisonnées, les fleurs maudites.

Son imagination magnifie tout, mais à rebours. Non point en laid, mais « en malade, en étrange ». Son style est de tapisserie, on pourrait dire, tapisserie vue dans la pénombre, avec des échappées de fils qui détraquent le dessin et aident à des sursauts de visions macabres.

Les pages de *Souvenirs* de M. Jean Lorrain expliquent bien le fond attristé du caractère de ce poète, de même que les années de service aux hussards peuvent aider à comprendre le passage du sombre à l'ironie macabre. Car le service militaire actuel, mêlant les castes en d'identiques distractions, produit

sur les cerveaux impressionnables des heurts dont la vie garde la cicatrice.

C'est à Montfort-les-Fossés, en Artois, petite ville quasi morte, que s'écoulèrent, chez ses grands-parents, les premières années d'enfance du poète. Mais il est né à Fécamp, où il vécut son adolescence, et qu'il quitta dès ses premiers livres, car *Les Lepillier* étaient un roman de mœurs peu tendre pour ses voisins.

Il convient ici de parler des deux Lorrain. Car il y a un JEAN LORRAIN proprement dit, et un autre qui signe RAITIF DE LA BRETONNE. Parfois les deux se touchent, se mêlent, mais c'est oubli de nervosisme. Les deux personnalités sont bien tranchées.

Jean Lorrain est, avant tout, un poète, évocateur étrange, tourmenté et tourmentant.

Raitif de la Bretonne est le plus acerbe et le plus amusant des critiques de la vie actuelle. Ses *Pall Mall Gazette* hebdomadaires sont dévorés par tout ce qui a ou veut avoir un nom dans les arts, dans les quatre arts !

Dans une jolie préface à un livre de 1894, M. Maurice Barrès décrit un troisième Jean Lorrain, le chef de la *Petite classe* : « La petite classe ! c'est le nom charmant dont ce Jean Lorrain, qui y fait figure, baptise ceux et celles qui se piquent d'avoir les opinions, les sensations, les enthousiasmes, les dégoûts, les frissons artistiques les plus neufs. L'expression est à la fois plaisante et très exacte. Les plus jeunes, les plus naïfs, les plus séduisants et aussi les plus compliquées élégantes professionnelles, voilà ce qu'est la petite classe, en même temps que son nom souligne fort bien le goût très singulier et très décidé qu'ont les femmes de cet instant pour l'instruction. Elles veulent savoir. Elles aiment les choses d'autant mieux qu'elles sont ardues : la musique savante, la poésie savante, la philosophie... »

Mais le Jean Lorrain que M. Maurice Barrès préfère et que, moi aussi, je préfère, c'est le Lorrain poète et, par-dessus celui-ci encore, le Lorrain conteur. « Les débauches nerveuses sont toujours accompagnées de profondes mélancolies. Jean Lorrain s'est adonné, avec un art incomparable, à l'analyse de ceux qui ne trouvent de joie qu'à utiliser la force surmenée de leurs nerfs. Il les suit dans tous leurs ébranlements, qui sont la pitié, la douleur et l'hallucination, mêlées et grandissant jusques à la mort. »

Poète très personnel, conteur qui n'a point d'égal à cette heure, critique d'une loyauté féroce, M. Jean Lorrain est un de nos plus étranges et nos plus parfaits écrivains. C'est un artiste, — le mot pris dans sa haute acception, — et ils sont bien rares aujourd'hui ceux qu'on peut, sans sottise, cataloguer tels.

LORRAIN (JEAN), né à Fécamp (Seine-Inférieure), en 1858. Fils d'un armateur; élevé à Paris à Henri IV, puis aux Dominicains. Son service militaire aux hussards à Saint-Germain. Se destinait d'abord à la peinture. Publia son premier livre chez Lemerre en 1881 : *le Sang des Dieux*, avec, en frontispice, la tête d'*Orphée* de Gustave Moreau; 1882 : *la Forêt bleue*, avec une eau-forte d'après la *Primavera* de Boticelli; 1884 : *Modernités*; après ces trois volumes de vers, *Les Lepillier*, roman de mœurs provinciales. *Très Russe*, roman qui se passe à Yport. Entre à l'*Événement* et au *Courrier Français*. *Les Griseries*, volume de vers inspiré de Watteau et de Boucher. *Dans l'Oratoire*, portraits mordants d'hommes de lettres. Duel avec Maizeroy, son ami aujourd'hui. Entre à l'*Écho de Paris* où il publie des contes et *Une Femme par jour*. Il commence ses RAITIF DE LA BRETONNE si curieux. *Songeuse*, roman. *Buveur d'âmes*, nouvelles. *Sensations et Souvenirs* (1895). Même année : *la Petite classe*, dialogues avec une préface de Maurice Barrès. Entre au *Journal* et au *Gaulois* (1896) : *Un Démoniaque*, contes et paysages (1896); *Contes pour lire à la chandelle* (1897). Au Théâtre, il donne *Très Russe*, en collaboration avec Méténier; *Yanthis*, à l'Odéon (1893); *Brocélyande*, musique de M. de Wailly, au Théâtre de l'Œuvre; *le Conte du Bohémien*, au Théâtre Minuscule, avec décors lumineux d'André des Gachons et musique de Charles Silver. M^{me} Sarah Bernhardt a reçu deux pièces de Jean Lorrain : *Ennoïa*, 3 actes en vers; *Il était une fois ou la Mandragore*, 4 actes en prose. *La Grotte d'Oriane*, écrite pour Liane de Pougy (avril 1896) et de nombreuses piécettes dans les théâtricules de Montmartre. Plusieurs de ses contes, merveilleusement illustrés, ont paru à la *Revue illustrée*... Habite Auteuil.



Le vin Mariani
Effroi de la Neurasthénie
et au poète raffiné
Fournit la rime à l'infini

Paul Ionesco